

Chapitre IX

EN MARGE DE LA RELIGION : LES SUPERSTITIONS

Dans les chapitres précédents, nous avons plus d'une fois déjà signalé, à propos de la naissance, du mariage ou des fêtes, des coutumes qui n'ont rien à voir avec la religion et qui pourtant sont scrupuleusement observées par la masse, comme s'il s'agissait effectivement d'actes sacrés. Si les sectes dont nous venons de parler ont dégénéré et sont sorties de l'Islam orthodoxe, c'est peut-être parce qu'elles laissaient à leurs adeptes une trop grande liberté dans des pratiques où intervient ce que l'on appelle, faute de mieux, magie ou sorcellerie. Le Kurde n'est pas spécialement religieux, mais bien des voyageurs s'accordent à dire que le Kurde est superstitieux. Et cela en effet se manifeste par de vaines croyances très répandues, par l'utilisation abondante d'amulettes et de talismans, par des procédés magiques et par des pratiques curieuses où certains croient pouvoir reconnaître des survivances de cultes païens.

I. Les vaines croyances.

Le Kurde souvent poète admire la nature qui l'entoure. Mais si elle est jolie, c'est qu'elle est peuplée d'être divins qui la vivifient : les Fées, les *Péri* hantent les sources des montagnes. Quant aux *Djinns* (Cîn), tout le monde y croit, les Assyriens aussi bien que les Kurdes ou les Yézidis. Il y en a de bons, il y en a aussi de mauvais. Ils ont également leur religion. Les djinns bienfaisants et parfois moqueurs, coiffés d'un bonnet rouge qui les rend invisibles, circulent dans les vallées profondes ; les esprits malfaisants eux, se cachent au creux des rochers et au fond des cavernes. Certains audacieux, poussés par la curiosité, ont voulu y pénétrer ; ils en sont sortis fous : c'était à prévoir. Le seuil de la maison est un lieu que les djinns aiment hanter. Aussi faut-il se garder d'y laisser tomber de l'eau chaude qui pourrait leur faire mal. Bien que les djinns soient faits de feu, ils sont obligés de manger comme les hommes pour vivre. Un cheikh Yézidi du Sinjar a réussi à s'attacher un djinn qui le suit partout. Un Assyrien de Tal en a fait de même avec

un djinn qui désormais aide sa femme aux travaux du ménage. Bien plus, certains contractent mariage avec des goules. L'histoire l'affirme de l'émir Mohamed, prince du Botan, mort en 1750, qui avait épousé une fée dont il eut plusieurs enfants. La même aventure est arrivée plus récemment à un faqir yézidi du Sinjar. Mais l'affaire tourna mal, puisqu'il en perdit la raison. En tout cas, certains cheikhs sont renommés pour le pouvoir qu'ils ont sur les djinns. C'est à eux qu'on a recours pour les exorcismes et les talismans.

La croyance aux *revenants* et aux fantômes de la nuit est générale et si tenace que certains en ont perdu la tête. Les *rêves* aussi frappent fortement les imaginations. On y croit dur comme fer. Les uns y trouvent la lumière qui éclairera leur destin; d'autres, affolés comme cheikh Gamo le Yézidi, y verront des motifs de suicide. Les *Koçek* yézidis sont des spécialistes dans l'art d'interpréter les songes: ce qui évidemment leur donne un très grand ascendant sur la foule des simples.

On ne peut nier l'existence d'*animaux sacrés*. Certains sont alors admirés, comme le Coq qui fait lever le soleil et porte bonheur aux nouvelles mariées, ou comme le Paon, chez les Yézidis, qui représente l'Ange de lumière; d'autres, au contraire, sont redoutés, tel le serpent qui revient si souvent dans les contes kurdes. Heureusement qu'on peut rencontrer, chez les Yézidis, des cheikhs charmeurs et même avaleurs de serpents, et les cheikhs de la famille de Cheikh Mend, qui sont spécialisés dans le pouvoir de saisir les reptiles et de les apprivoiser. D'autres, de la famille de Umar Mandan, près de la route Kirkuk-Taqtaq, ont le don de guérir des morsures de serpents. Un autre animal mystérieux aux yeux des Kurdes est le caméléon, qu'ils appellent *mara ezman*, c'est-à-dire serpent du ciel. Ils affirment en effet qu'on n'a jamais vu cet animal manger, boire, dormir ou faire la moindre action. Ils croient donc que c'est une bête qui naît dans le ciel d'où elle tombe un beau jour. Le fait que cet animal change de couleur ne peut que les confirmer dans leur croyance.

Mais on trouve aussi au Kurdistan des *plantes mystérieuses*, qui ont des qualités extraordinaires. En tête arrive bien sûr la mandragore, bien connue, même dans la Bible, comme aphrodisiaque. « C'est une plante qui brille pendant la nuit et semble avoir des feuilles d'argent. A mesure que l'on s'en approche, elle rentre sous terre et se cache à la poursuite de qui va à sa recherche. On dit qu'elle reste immobile si on jette dessus quelques gouttes d'urine de femme. Pour la rendre immobile, on pratique certaines superstitions à une distance déterminée de la plante. Son feuillage ressemble un peu à celui de la vigne; sa racine représente parfaitement un corps d'homme ou de femme; elle a une couleur de chair. Les Kurdes racontent que lorsqu'on l'arrache, sa racine siffle comme le vent et que celui qui la déracine tombe mort. Aussi pour éviter ce danger, ils commencent par creuser tout autour; puis ils attachent un bout de corde à la racine et l'autre bout au cou d'un chien ou d'une chèvre. Alors ils s'éloignent le plus possible et de loin jettent des pierres à la bête qui, dans ses efforts pour fuir, arrache la racine et tombe morte» (Campanile). On raconte encore que dans les montagnes d'Amadia existe une herbe très merveilleuse qui rend aveugle à l'instant même celui qui en respire le parfum, et que, à côté d'elle, se trouve une autre herbe qui est son antidote.

Certains *phénomènes naturels* s'expliquent aussi par des croyances plus ou moins étranges. Nul n'ignore, au Kurdistan et aussi chez les Bédouins, que *l'éclipse de lune* est occasionnée par une grosse baleine ou un Dragon qui essaie d'engloutir l'astre. C'est pour mettre en fuite cet animal néfaste qu'on fait le plus de bruit possible, en tirant du fusil ou en frappant sur les marmites de cuivre disponibles. Le *tremblement de terre* vient de ce que la terre repose sur le dos d'un taureau rouge. De temps en temps, celui-ci dresse les oreilles ou remue la queue. D'autres disent qu'une mouche tourne autour du taureau; quand elle s'approche de l'oeil, le taureau cligne et la terre tremble. Si jamais un jour la mouche se pose sur le dos de l'animal, il se secouera et alors le monde entier périra. C'est Dieu naturellement qui envoie la *pluie* par l'intermédiaire de Salomon, chef suprême de tous les animaux.

Celui-ci transmet les ordres à Humaï, oiseau fabuleux comme le Phénix qui réunit immédiatement tous les oiseaux et leur ordonne de ramasser de l'eau dans tel océan ou telle mer, de s'élever en l'air et d'arroser tel endroit de leurs becs. Si les gouttes de pluie sont différentes, s'il y en a de grandes et de petites, cela provient du fait que les oiseaux n'ont pas tous la même taille. «La contemplation du firmament me rappelle que les Kurdes ont, à l'égard des corps célestes et de tous les phénomènes de la nature, des idées assez bizarres. Ainsi ils considèrent la lune et le soleil comme frère et soeur, éternellement à la poursuite l'un de l'autre. La lune est le frère du soleil, dont il est amoureux. Les *éclipses de soleil* sont produites par cette soeur coquette qui dérobe son visage à son frère chéri, afin qu'il en éprouve une plus grande envie de la revoir. Les Kurdes pensent aussi que chaque homme a une étoile qui brille aux cieux et meurt avec lui. Ils regardent les éclipses, les comètes, comme des présages de malheur» (Mme Chantre).

Les femmes surtout croient à la bonne aventure, *déri*, et interrogent avec confiance les bohémiennes de passage qui manipulent avec désinvolture omoplates de moutons, sable et autres procédés de divination.

Mais de toutes les vaines croyances, celle qui semble bien la plus profondément enracinée est la croyance au *mauvais oeil*. Et de fait, comme toutes les orientales, les femmes kurdes se méfient du mauvais oeil. Mais contrairement à la croyance généralement répandue en Orient, elles ne considèrent pas les yeux bleus comme maléfiques, et cela d'après leur proverbe qui dit : « Qui a l'oeil jaune a l'oeil mauvais ». Ceux qui risquent davantage cette mauvaise influence sont, à coup sûr, les femmes en couches et les enfants. Alors on ne doit pas travailler ou filer près du lit d'une accouchée. De même une femme qui a accouché depuis moins de quarante jours ne doit pas visiter une autre accouchée, car celle-ci considérerait cette visite comme malfaisante. En outre, si par hasard, deux accouchées de moins de quarante jours se rencontrent sur le chemin, elles doivent échanger leur aiguille et leur bébé. Puis elles rentrent ensemble sans que l'une devance l'autre.

2. Amulettes et talismans.

Ainsi donc pour se préserver surtout du mauvais oeil, pour se garantir des maléfices ou, au contraire, pour s'attirer les bons effets du sort et jouir de la chance, est-il nécessaire d'avoir recours aux forces inconnues de la nature,—ou des esprits,—grâce à des amulettes dont on a, s'imagine-t-on, éprouvé l'efficacité.

Certaines amulettes sont de vrais bijoux, fabriqués par les artisans du bazar, et montés en colliers, *bermura* et *milwanka*. Leur efficacité protectrice est due, soit à leur couleur (bleu), leur forme (coquillage), leur son (clochette), leur matière (cornaline, agate, onyx). Mais il existe aussi des talismans en sachet cousu, fabriqués, moyennant finance, par des seyyids ambulants qui, en dehors de cette activité, n'inspirent guère confiance. Ce sont des morceaux de papier, où sont tracés à l'encre rouge des petits carrés où le «magicien» inscrit des chiffres et des mots. Au verso, on peut voir des dessins, un sabre par exemple, ou des points rouges aussi. Ces papiers sont pliés en forme de triangle. Souvent on introduit à l'intérieur une aiguille brisée en deux. Le tout est enfermé en un petit sachet. Si on y ajoute des cheveux du mari, l'épouse est sûre d'en capter l'amour. Certains de ces talismans, *gulabend*, vous mettent à l'abri des balles. Il va sans dire que certains cheikhs se sont spécialisés dans la fabrication des talismans pour tel ou tel effet désiré.

D'ailleurs tout ou presque tout peut servir d'amulette. Il suffit que l'objet ne soit pas d'usage courant, ainsi, par exemple, des dents de loup, de la racine de mandragore, des morceaux de certains bois ou de certaines pierres, des perles, et surtout des cauris.

Certains jeunes enfants sont littéralement couverts d'amulettes, sur le bonnet, sur le vêtement à l'épaule, autour du bras, etc. Les femmes évidemment, mais même les hommes, n'en sont pas totalement dépourvus, surtout dans les villages et alors dans tous les milieux. Les personnes éduquées des villes et des villages rejettent ces vaines pratiques.

3. Rites magiques.

Mais il ne suffit pas toujours de porter sur soi une amulette, il faut aussi parfois accomplir quelques gestes, souvent étranges, pour obtenir par des moyens, connus des initiés, ce que l'on ne peut acquérir par ses propres forces. Il s'agit alors de pratiques purement magiques et superstitieuses. Ainsi, par exemple, une femme croira pouvoir désormais dominer son mari et le conduire à sa guise, comme un âne, si elle réussit à lui faire manger de la cervelle d'âne qu'elle aura introduite à son insu dans sa nourriture. Cette coutume des Bédouines est beaucoup plus rare chez les Kurdes.

Un phénomène assez curieux, chez les Kurdes, est l'usage du *cercle magique*. On sait que, dans la croyance de bien des gens, le cercle est sacré et semble posséder une vertu magique. Son symbolisme de protection et d'ouverture sur l'autre monde est connu de tout temps et en tous lieux, et aussi au Kurdistan. Ainsi le Kurde trace un cercle autour de lui, en se couchant dans un endroit isolé et inconnu, pour se préserver des mauvais esprits. Si on étend du goudron autour, le diable peut s'y coller et s'y faire prendre. Certains cheikhs, en période d'ascétisme, traceront aussi ce cercle, *mendar*, avec le sang d'un mouton immolé, pour que diables et djinns ne viennent pas les tourmenter. D'autres cheikhs, plus ou moins magiciens, entreront aussi dans un cercle, pour se livrer à leur incantations. Les Yézidis croient aussi au rôle magique du rond. Si, par plaisanterie, quelqu'un l'enferme de la sorte, le malheureux Yézidi attendra qu'une âme généreuse rompe le cercle fatal. Il n'oserait pas en sortir autrement, même si l'on devait maudire Satan devant lui. De leur côté, les Goran prêtent serment en traçant un cercle sur le sol et en y plaçant trois pierres, un poignard et un morceau de bois. Ces objets symbolisent le sanctuaire *Dukkan-i Daoud*, le *Zou l- Fiqar* ou glaive d'Ali, et les arbres de Baba Yadgar.

Enfin ce sont des rites magiques auxquels se livrent les Kurdes pour demander la pluie, ou au contraire pour la faire cesser. En cas de

sécheresse, en effet, ils ne se contentent pas de réciter les prières d'usage. Ces prières, *noja barana*, nous dit Tewfiq Wehbi, sont récitées hors des villes et villages, là où se trouve un monastère de Derviches et de *Diwana*, qui sont des derviches exaltés. Ceux-ci, le visage noir-ci, se rendent sur la tombe d'un *Pir* de renom dans la région et, après avoir récité la prière *Noja Barana*, se livrent à un *Zikr*. Les femmes agissent aussi pour combattre la sécheresse. Elles vont à la source et se douchent mutuellement. Ou bien elles s'attellent à une charrue, la traînent à la rivière et en labourent l'eau. Ailleurs elles mettent leurs plus beaux habits et vont, en groupe, à la campagne s'installer sous un arbre sacré et vénérable. Prenant leurs ustensiles de cuisine nécessaires et leurs provisions, elles dansent autour de la marmite en attendant que le repas soit prêt. Après le repas, elles versent de l'eau sur la plus belle robe portée par une des assistantes et attendent la pluie. Si celle-ci ne tombe pas avant l'heure du retour, elles se versent mutuellement de l'eau sur leurs vêtements et regagnent leurs foyers toutes mouillées. A Kirkuk, les femmes s'assemblent dans la rue sous une gouttière. Après avoir distribué un repas aux pauvres, on les arrose par la gouttière. A la campagne, on plonge un homme pieux dans un bassin d'eau. En d'autres régions, on se contentera de plonger dans l'eau une pierre du tombeau d'un *pir* et on l'y laissera tant que la pluie ne sera pas tombée. A leur tour, les enfants s'en donnent à coeur joie. Ils fabriquent une sorte de poupée avec deux morceaux de bois, en forme de croix latine. Ils affublent cette *Bûka Baran*, Epousée de la pluie, d'un vêtement et d'un turban. Deux enfants la portent, en la tenant chacun par un bras, et accompagnés de leurs camarades, ils vont de maison en maison en chantant :

Grenade, marmelade,
O Dieu, que la pluie tombe
Pour le pauvre et le malade.

O Dieu, que la pluie tombe,
Tête chauve de printemps.

O épousée de la pluie,
Donne de l'eau sur la récolte,
Comme plat des jours enfuis....

Et les enfants plongent alors cette poupée dans le bassin de chaque maison. La maîtresse du logis jette un seau d'eau sur le mannequin et distribue des douceurs aux enfants.

Pour faire cesser la pluie, au contraire, quand elle risque de nuire aux récoltes, les enfants promènent de même une poupée semblable, chantant: *kodu, kodu*. Et on leur distribue également des cadeaux. Un autre procédé, un peu plus compliqué, consiste à prendre une corde et à y faire sept ou neuf noeuds, en nommant autant de chauves. On la jette alors au feu en disant: «J'ai mis du feu aux chauves, que le soleil me mette du feu!» Ailleurs, c'est quarante noms de chauves qu'on nouera sur la corde, que l'on pendra ensuite à la gouttière, face à la Mecque. Mais on peut encore simplifier, en inscrivant seulement les quarante noms de chauves sur un papier, et en le suspendant à un arbre.

4. Survivances de cultes païens ?

Toutes ces croyances superstitieuses et ces coutumes magiques ne sont pas spéciales aux Kurdes; elles se retrouvent plus ou moins chez les peuples voisins d'Anatolie ou du Caucase. Mais il est encore, chez les Kurdes, d'autres pratiques que d'aucuns considèrent comme des survivances de cultes païens conservés malgré les siècles.

Sous prétexte donc que la religion des anciens Kurdes était le Zoroastrisme, quelques orientalistes et des Kurdes eux-mêmes ont tendance à admettre une survie du *culte du soleil et du feu*, chez les Kurdes en général et chez les Yézidis en particulier. Rien de moins sûr. On ne peut rien conclure vraiment du fait que Chemsiyés et Yézidis se tournent vers le soleil levant ou le soleil couchant pour prier. Bien des chrétiens aussi prient face à l'Orient. Quant au culte du feu,

on peut faire quelques remarques. Il est bien certain que, chez les Kurdes, le foyer est considéré comme sacré. La permanence du feu est signée de la continuité de la famille, et les cendres de certains foyers de mystiques ou de Ahl-é Haqq au Kurdistan, nous dit Moh. Mokri, possèdent un pouvoir magico-religieux, comme le croient quelques milieux. Même constatation chez Madame Chantre qui apporte de nombreux détails: «Les Kurdes, écrit-elle, professent à l'égard du foyer paternel et de celui de leurs cheikhs un respect absolu. Le foyer, composé de quelques pierres, est sacré et le feu qui y brûle est regardé comme un élément pur. Y cracher est un outrage sanglant. Le Kurde jure par son foyer. Le nouveau-né est promené tout autour. La fille qui se marie en fait le tour, avant de le quitter pour celui de son mari. Une mère marie-t-elle son fils ? Elle vient elle-même préparer le foyer des nouveaux époux avec du feu pris au logis paternel. Mais entre voisins, on n'aime pas prêter du feu: c'est considéré comme de mauvais augure. On entretient le foyer, jour et nuit, pendant toute la durée du printemps, jusqu'à ce que les brebis mettent bas». On ne doit pas non plus prendre du feu sous la marmite où chauffe le lait, ni traverser un troupeau de brebis avec de la lumière ou du feu. Et ce même respect du feu et de la lumière se retrouve chez les Yézidis et les Kizilbash, qui ne veulent pourtant ces derniers avoir rien de commun avec les «Adorateurs du feu». D'ailleurs en toutes ces pratiques, on ne voit pas trace de culte à proprement parler, puisqu'il n'y a ni prière, ni simple invocation, ni le moindre geste d'offrande. Durant la première guerre mondiale, un officier Cosaque a cru reconnaître cependant des vestiges d'un culte du feu, dans un campement kurde des confins turco-persans. En effet, il a trouvé dans une tente «un trépied supportant un chaudron, ainsi qu'une chaîne rouillée dont un bout se trouve suspendu sous les cornes d'un ibex et l'autre s'étend sous le trépied. Autour de ce foyer, sont disposées des pierres portant des dessins, des signes et des lettres... Personne n'habite sous cette tente, c'est un local entretenu collectivement. On y vient seulement les jours de solennité, quand les anciens du clan y sacrifient sur ces pierres des bêtes» (Nikitine). Peut-on en conclure qu'on se trouve devant un autel ? Et les cornes à demi-calcinées

de mouton qui gisent entre les pierres du foyer sont-elles effectivement des restes de sacrifice ou des reliefs de repas de bergers? Les éléments matériels sont bien maigres, même si les pierres du foyer portent des inscriptions. Il y a, dans ces régions, tant de ruines antiques dont on emploie les pierres pour n'importe quoi, que personnellement je reste hésitant. Sur quoi se base l'interprète arménien pour affirmer qu'il s'agit là d'un autel? Il n'en serait évidemment plus de même, si les acteurs en personne nous expliquaient ce qu'ils avaient l'intention d'accomplir....

Le *culte des forces de la nature* paraît plus évident. Comme on le sait, les Anciens, un peu partout dans le monde, s'imaginaient que des génies, bons ou mauvais, hantaient certains arbres ou certaines sources. Ces croyances n'ont pas complètement disparu et il a encore aujourd'hui, au Kurdistan, bien des sources, bien des arbres regardés comme sacrés. Mais quoi qu'en ait pu écrire Driver ou d'autres, le culte, si ce culte il y a, s'adresse probablement moins à l'arbre lui-même (dendrolatrie), qu'au génie qui l'habite. Les *arbres sacrés* se trouvent habituellement à proximité du tombeau d'un saint personnage, cheikh ou pir. Il porte aussi souvent un nom. Par exemple, chez les Yézidis, Sitt Nafisa est un figuier au village de Ba'ashiqa; à Kharabek, c'est un mûrier qui est ainsi vénéré. Quiconque passe tout près d'un arbre saint, y accroche un chiffon en ex-voto ou en formulant un vœu, de santé naturellement. Madame Hansen fait justement remarquer que ces chiffons, accrochés aux arbres, sont un phénomène différent des chiffons, hissés en haut de perches près du tombeau d'un saint homme. Les premiers seraient une survivance païenne, mais non les autres.

Il est fréquent aussi qu'une *source sacrée* soit contiguë à un sanctuaire, *ziaret* ou *tekké*. On s'y rend également en pèlerinage en vue d'obtenir une guérison. Toujours au Cheikhan, chez les Yézidis, la source Kani Zerké, ou source jaune, guérit de la jaunisse, comme son nom l'indique. Je ne parle pas de la source de Zem-Zem, au tombeau de Cheikh Adi, qui vient directement de la Mecque, et où l'on baptise les

enfants. Certaines de ces sources renferment des *poissons*, sacrés eux aussi, et qu'il est interdit de pêcher. Ainsi en est-il à Bahzani (Cheikh Khan), près de la zialet de Cheikh Beko, et à la source de Cheikh Abd al-Qadir à Turunde au Djebel Sim'an.

Grottes plus ou moins profondes, rochers en forme de menhirs ou de dolmens, sources limpides et poissonneuses, bosquets en d'anciens cimetières et arbres sacrés, dont il n'est pas permis de couper les branches même mortes, tous ces lieux, hantés par les génies de la végétation ou des eaux, abondent dans toutes les régions du Kurdistan et sont entourés partout de la même vénération, ainsi qu'ils l'étaient déjà aux époques les plus reculées du paganisme. Et le culte des saints, qui s'est peut-être ainsi substitué souvent à ce culte des forces de la nature, n'a pu être extirpé du cœur des masses populaires, malgré les interdictions sévères de l'Islam orthodoxe.